

16° R
35/186

*que
sais-je?*

LA
PERSONNALITÉ

JEAN-CLAUDE FILLOUX



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

14487-27700 NC
QUE SAIS-JE ?

154 6757

La personnalité

JEAN-CLAUDE FILLOUX

Professeur émérite à l'Université de Paris X-Nanterre

Douzième édition corrigée

115^e mille



16° R

35186

DL-18061993-18441

DU MÊME AUTEUR

AUX PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Dans la collection « Que sais-je ? »
L'inconscient, n° 285.

Dans la collection « Le Sociologue »
Introduction à : E. DURKHEIM, *La science sociale et l'action*.

En collaboration
Psychologie des groupes et étude de la classe, in M. DEBESSE et
G. MIALARET, *Traité des sciences pédagogiques*, t. VI.

CHEZ DUNOD

Ralph Linton et l'évolution de l'anthropologie culturelle (Préf. à
R. LINTON, *Le fondement culturel de la personnalité*).
Anthologie des sciences de l'homme, t. I (avec J. MAISONNEUVE).

A LA LIBRAIRIE DROZ

Durkheim et le socialisme.

ISBN 2 13 045511 5

Dépôt légal — 1^{re} édition 1957
12^e édition corrigée : 1993, avril

© Presses Universitaires de France, 1957
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



CHAPITRE PREMIER

APPROCHE THÉORIQUE

I. — Depuis que la psychologie est devenue une science, on dit communément que son objet est de rechercher, et de découvrir, les *lois générales* de la conduite, c'est-à-dire les relations uniformes et nécessaires que présente toute une classe de phénomènes, en l'occurrence les phénomènes « psychologiques ». Pour ce faire, elle est amenée, d'une part à sélectionner un certain nombre de segments de conduite, catégories déterminées d'opérations, comme la perception, la mémoire, l'émotion, etc. ; et, d'autre part, à observer et expérimenter les rapports permanents qui existent entre les divers aspects et conditions de ces phénomènes, chez les multiples représentants de l'espèce humaine. Autrement dit, c'est par un double processus d'*abstraction* et de *généralisation* que la psychologie atteint son objectif : formuler les lois qui réglementent les faits de conduite, ou faits « psychologiques », de la même manière que les lois physiques réglementent les faits physiques, caloriques, optiques, ou autres.

Pourtant, si une telle conception de la psychologie était seule retenue, et surtout si elle était l'unique hypothèse de travail du psychologue, la psychologie, sous prétexte de copier l'ambition et la méthode des sciences de la nature, risquerait d'être incapable d'atteindre une fin essentielle : la connaissance de *l'individu*. En effet, jamais nous ne nous trouvons — que

nous pratiquions un métier psychologique ou que nous soyons comme chaque jour en présence de nos semblables — devant l'homme en général, mais toujours devant un homme particulier, un individu, qui est souvent une énigme, un problème, et dont nous savons bien que la solution ne peut être trouvée qu'en lui-même. La caractéristique la plus essentielle de l'homme se présente alors comme étant son *individualité*, le fait qu'il est un résultat unique en son genre, et que, séparé spatialement de tous les autres hommes, il ne ressemble totalement à aucun, se comporte d'une manière qui lui appartient en propre. La connaissance psychologique, si elle n'avait comme intention fondamentale de parvenir à la connaissance de l'individu, ne serait plus connaissance *psychologique*, s'il est vrai que toute conduite est conduite de cet individu-là, avec qui j'entre en relations, ou conduite de moi-même aussi, individualité parmi d'autres et pour les autres.

Or, il serait difficile d'affirmer que le psychologue ait toujours conscience de cette fin immanente à toute science psychologique. Souvent, au contraire, on a l'impression qu'il considère un des moyens de l'approche psychologique — la recherche des lois générales — comme sa fin propre, et que, paradoxalement, *l'individualité en tant que telle ne l'intéresse pas*. Pour s'en convaincre, point n'est besoin de parcourir le champ immense des études expérimentales, mais seulement d'ouvrir les traités de psychologie, qui en sont l'index des résultats : il faut une certaine imagination pour ne pas oublier que ce sont toujours des individus qui vivent concrètement les phénomènes étudiés comme mémoire, conceptualisation, volonté, etc., tant ces phénomènes se trouvent abstraits d'une histoire personnelle.

Certes, il n'y a, dit-on, de science que du général, il n'y a donc pas de science de l'individuel. C'est jouer sur les mots, et aussi limiter arbitrairement le champ de l'investigation scientifique. En effet, il n'est, d'abord, aucunement contradictoire de considérer que l'individu en tant que tel est l'objet réel de l'investigation, et d'admettre en même temps que, pour l'expliquer et le comprendre, il convient de se référer à des lois que son comportement actualise *hic et nunc* ; à supposer que l'individu exprime toujours dans sa conduite singulière des relations comportementales pouvant être généralisées, et qu'il faille dans ces conditions porter notamment ses efforts vers la découverte de lois, il n'en reste pas moins certain que toute la science ainsi acquise ne trouve sa justification définitive que lorsqu'elle sert à débrouiller les raisons d'être de *telle* conduite, chez *tel* individu. Au surplus, si on s'en tenait étroitement à la formule aristotélicienne, aucune science *historique* ne serait possible, qu'il s'agisse de géophysique ou d'histoire humaine ; car tout rapport de causation historique est *évidemment* singulier, les événements ne se répètent jamais deux fois de la même manière, bien qu'il puisse y avoir un déterminisme sous-jacent, bien qu'il puisse y avoir des lois en histoire.

Aussi bien, la seule étude des lois psychologiques a-t-elle jamais été un entraînement suffisant pour comprendre autrui ? Si ces lois ont quelque expression, ce ne peut être que chez l'individu, nulle part ailleurs.

II. — Mais, adopter cette hypothèse de travail — la psychologie est la *science de l'individualité* — ne doit pas conduire à confondre avec la « psychologie différentielle » ce qui peut être appelé désormais la « psychologie de la personnalité ».

La psychologie différentielle pose le problème de l'individu, en l'identifiant avec celui des *différences* individuelles (1). Les psychologues de cette école étudient d'abord isolément une fonction, puis établissent la distribution de cette fonction dans une population de sujets donnée, de manière à découvrir les variations individuelles, ou les exceptions à la loi. Il est dès lors évident qu'il ne s'agit pas d'étudier le particulier en tant que tel, mais plutôt les variations vis-à-vis de l'universel. Centré sur les relations fonctionnelles en général, le psychologue méconnaît l'homme possédant ces fonctions : l'individu est le moyen d'investigation, non sa fin. Au surplus, l'accent est mis davantage sur les éléments de la conduite, que sur leur organisation personnelle. Bref, la psychologie différentielle définit l'individualité comme un *reliquat*, la somme des éléments partiels par lesquels l'individu diffère d'un type abstrait et général — ce qui est pure pétition de principe.

Psychanalyse et psychologie « cliniques » ne conçoivent pas de cette manière le problème de l'individualité. En particulier, lorsque le psychanalyste recherche des causes universelles, c'est toujours pour mieux comprendre l'histoire d'une personnalité. La Gestalpsychology, sous l'espèce des travaux de Lewin, en insistant sur les « tous structuraux » dans la vie mentale, en critiquant la sélection arbitraire des segments de comportement qu'effectue la psychologie expérimentale, en insistant sur l'interpénétration particulière des fonctions au sein d'un *même* organisme, prend clairement conscience de l'unicité individuelle. Qu'on accentue

(1) Cf. Maurice REUCHLIN, *La psychologie différentielle*, P.U.F., 1990.

le caractère spécifique de l'historicité individuelle, ou l'unité et l'intégration du champ psychologique, dans les deux cas, n'est-ce pas l'individualité dans son ensemble, et non dans quelque reliquat différentiel, qui est considérée ? Et n'est-ce pas dès lors en elle-même, dans sa totalité, qu'il faudra rechercher l'actualisation d'un déterminisme qui s'insère dans un dynamisme propre à l'individu et présent dans l'union particulière des fonctions ?

Telle est bien la manière la plus cohérente de comprendre le rapport entre le général et le particulier, et la plus propre à donner un contenu à la psychologie, entendue comme science de l'individualité.

III. — La question fondamentale qui se pose au psychologue est donc la suivante : comment est possible une individualité ? En convenant d'utiliser le concept de « personnalité » pour désigner cette individualité psychologique, la question en implique une foule d'autres : comment expliquer et comprendre telle personnalité ? Quels déterminismes président à sa formation, sa structuration, son évolution ?

Il va sans dire que le contenu réel du concept de « personnalité », ainsi utilisé désormais, ne peut apparaître qu'au fur et à mesure qu'il est répondu à ces questions. Il est difficile d'en donner une définition préjudicielle qui ne soit pas purement formelle. Mais il est nécessaire, au moins, d'indiquer ce que *n'est pas* la personnalité.

En tant qu'individualité psychologique, la notion de personnalité n'est pas prise ici comme signifiant l'*influence* exercée par un individu sur un autre (« il a une personnalité marquante ») : tout le monde a une personnalité, même les plus humbles ; et, de plus, le psychologue n'a pas à porter de jugements

de valeur. Elle ne signifie pas non plus l'apparence qu'on se donne (« prendre » une personnalité) : cette apparence n'est qu'un aspect de la personnalité totale, soit comme déterminant, soit comme résultat. Elle ne désigne pas davantage l'idéal que peut se faire l'individu de lui-même (« chercher à cultiver sa personnalité ») : c'est alors une abstraction normative et directrice. Enfin, il ne s'agit pas ici de l'essence métaphysique et hypothétique de l'être humain (« la personnalité de chacun est inviolable, doit être respectée, etc. ») : le psychologue laisse au moraliste la notion de *personne* et ne fait aucune spéculation sur la nature ontologique de l'homme.

En bref, la personnalité n'est ni « stimulus social », ni personnage, ni fiction directrice, ni entité métaphysique. Pour parvenir à une définition formelle qui ne soit pas liée trop directement à un système, le mieux est de se référer aux diverses caractéristiques qu'un concept compréhensif doit connoter. 1) La personnalité est *unique*, propre à un individu, même s'il a des traits communs avec d'autres ; 2) Elle n'est pas seulement une somme, un tout de fonctions, mais une organisation, une *intégration* ; même si cette intégration n'est pas toujours réalisée, c'est au moins cette tendance intégrative que définit cette notion de centre organisateur ; 3) La personnalité est *temporelle*, parce que toujours celle d'un individu qui vit historiquement ; 4) Enfin, n'étant ni stimulus, ni réponse, elle se présente comme un *variable intermédiaire*, s'affirme comme un style à travers et par la conduite.

La définition suivante délimitera suffisamment l'objet qui nous préoccupe ici : la personnalité est la *configuration unique que prend au cours de l'histoire d'un individu l'ensemble des systèmes responsables de sa conduite*. Cette définition théorique ne s'éloigne

d'ailleurs pas d'un certain nombre de définitions désormais classiques, telle celle d'Allport (1).

IV. — L'étude de l'« individualité » a ainsi une optique propre qui semblerait exclure toute grave divergence. Pourtant, deux points de vue différents s'opposent dans les postulats mêmes qu'ils proposent. Le premier point de vue est celui du *caractérologue*. Non seulement, le caractérologue identifie personnalité et « caractère », mais encore il fait du second le centre de la première. Aussi son optique est-elle très différente de celle du *clinicien*, par exemple, pour qui le caractère n'est qu'un aspect de la personnalité, son aspect *expressif*, et partant pour qui l'étude des caractères, ou « caractérologie », est théoriquement distincte de l'étude de la personnalité, qu'on pourrait appeler, avec Murray (2) « personologie ». Distinguer la personnalité au sens strict du « caractère » est donc une tâche immédiatement nécessaire, quitte à préjuger des justifications que la suite apportera d'elle-même.

D'ailleurs, quelles que soient les ambiguïtés terminologiques, caractérologie et personologie ont en fait des hypothèses de recherche très différentes.

Pour le caractérologue, l'individualité est faite d'un ensemble de « traits », les uns plus fondamentaux, les autres moins, qui, groupés, forment des « types », à un nombre fini desquels on peut ramener tout individu. — Le clinicien est sensible à la fonction intégrative qu'est la personnalité, à ce qui la fait être non une somme, mais une totalité.

(1) ALLPORT, *Personality, A Psychological Interpretation*, 1937, p. 48 : « La personnalité est l'organisation dynamique dans l'individu des systèmes psychophysiques qui déterminent ses ajustements singuliers à son environnement. » Cf. aussi *Pattern and Growth in Personality*, 1962, éd. fr. : *Structure et développement de la personnalité* ; Delachaux & Niestlé, 1970.

(2) H. A. MURRAY, *Explorations in Personality*, 1938, éd. fr. : *Exploration de la personnalité*, P.U.F., 1953, Introduction.

Le caractérologue a tendance à faire du caractère quelque chose de statique, de spatial, d'*invariant*, une sorte de structure fondamentale sur laquelle le reste vient se greffer, bref, une « nature ». — Le concept de personnalité, tel que l'emploie la personologie est, nous le savons, essentiellement *historique* ; pour elle, la personnalité est histoire, jamais intégralement définie ni définitive, et elle pense que le problème de la vie « personnelle » ne peut être résolu que dans une perspective évolutive : c'est pourquoi, elle tentera de « construire un schème conceptuel apte à figurer le cours entier du développement de l'individu » (Murray).

En règle générale, le caractérologue n'est guère sensible aux « sources » du comportement : plutôt aux modalités générales, récurrentes de la conduite, qui sont précisément les « traits » ; le caractère se présente alors comme un ensemble d'« expressions », d'éléments périphériques. — Avec l'idée de personnalité, on tend au contraire à envisager les facteurs dynamiques de la conduite, les motivations, les complexes centraux, bref, l'aspect secret, non immédiatement saillant, de l'individualité.

En somme, là où la caractérologie verra stabilité, invariants de conduite, traits, la personologie recherchera sources, histoire, intégration. En face de l'individu, l'un travaille davantage en portraitiste, l'autre davantage en historien. A cela s'ajoutent deux autres divergences.

Jamais le caractérologue ne prête réellement attention à la personnalité-histoire. Aussi bien, s'il utilise le terme « personnalité » c'est en général comme synonyme de caractère, puisqu'il en fait quelque chose de stable, rentrant dans une typologie, etc. Mais une psychologie de la personnalité n'ignore pas nécessairement le caractère : ainsi

Allport accorde une importance aux traits, au personnage apparent ; ainsi Cattell ne sous-estime pas l'intérêt d'une description par les types, à côté de la méthode biographique et des méthodes d'auto-estimation (1).

D'autre part la façon dont finalement le problème de l'approche de l'individu est abordé reflète la plus fondamentale divergence. On peut affirmer, paradoxalement, que le point de vue caractérologique est bien moins proche de l'élucidation du « pourquoi » et du « comment » de l'individu que ne l'est le point de vue personologique. Lorsque le caractérologue, soit en calculant les corrélations entre « traits » pour établir des types, soit en établissant, sur des propriétés générales une paisible « typologie », détermine un certain nombre de catégories caractérielles, il est évident qu'il s'agit de catégories *générales*, des corrélations existant *le plus généralement* entre les traits. Le problème de l'individualité commence réellement lorsqu'on veut faire rentrer un sujet précis dans une telle classification : or on sait à quel point une telle opération est difficile, toujours arbitraire. Dans le fond, comme la psychologie générale, comme la psychologie différentielle, la caractérologie ne s'intéresse pas tellement à l'individu : aurai-je compris le comportement de l'individu X en le classant dans la catégorie des « coléreux » ? Certes non, car, à supposer que X se mette souvent en colère, en faire un « coléreux », c'est précisément dégager en lui les caractéristiques qu'il a en commun avec *tous* les coléreux, et non pas revenir sur ce qui fait qu'il ne ressemble à aucun autre coléreux, parce qu'il a

(1) R. B. CATTELL, *Personality*, 1950, éd. fr. : *La personnalité*, P.U.F., 1956, chap. I-IV.

à la fois ses raisons propres lorsqu'il se « met en colère », qui le distinguent de tout autre, et sa manière singulière de vivre ses colères. Le faire rentrer dans un type, c'est *ipso facto* refuser d'élucider son être coléreux, son système coléreux personnel.

Caractère et personnalité sont donc des concepts pratiquement assez différents pour que la définition précédente du second se présente comme recouvrant un domaine précis de faits. Nous n'utiliserons le terme caractère que pour renvoyer à l'aspect expressif d'une personnalité, sans en faire une nature ou un centre, comme Gaston Berger dont le point de vue représente assez bien celui de la caractérologie classique (1). Il va sans dire que le sens vulgaire du terme (« avoir du caractère ») ne doit pas plus être scientifiquement retenu que l'aspect « stimulus social » de la personnalité.

V. — Si l'histoire d'un seul individu est l'unité dont doit s'occuper la discipline définie comme personologie, les faits à observer peuvent être classés, en s'inspirant de Kluckhohn et Murray (2), comme suit : 1) Le « donné » psycho-physiologique, issu à la fois de l'hérédité et de la maturation, en constante dialectique d'ailleurs avec l'acquis, la « nurture » de la terminologie anglo-saxonne ; 2) La situation de l'entourage dans laquelle l'individu développe ses formes de conduite, qui agit en tant que facteur socio-culturel ; 3) Les facteurs individuellement modifiables des systèmes d'action, qui permettent l'élaboration des structures nouvelles ; 4) Enfin les conditions de l'unité du « moi » et de l'« identité » personnelle.

(1) G. BERGER, *Traité pratique d'analyse du caractère*, rééd. P.U.F., 1990.

(2) KLUCKHOHN and MURRAY, *Personality in nature, society and culture*, 1948.